

CALA D'OR

Lo que se hace con amor se hace siempre más allá del bien y del mal. NIETZSCHE

Sábado, 13 de Junio de 1964

N.º 3

Pido la plaza

Cala d'Or, digamos, tiene de todo. Tiene veinte y tantos bares, restaurantes. Tiene turistas de todos los pelajes, artistas y poetas de todas las tendencias y operarios para todos los rotos y descosidos. De todo, ya lo he dicho, pero algo le falta.

Lo diré de golpe, y sin más rodeos A Cala d'Or le falta un pobre de pedir, uno de esos pobres dulces, anárquicos, con las camisas siempre dos o tres números mayores que su medida, con periódicos atrasados en los bolsillos, y, a su manera, un poco filósofos, que a veces piden cosas inesperadas: una flor, un beso, la caridad de un poquito de pan pero con mermelada, si no es con mermelada, no, pues esos son pobres curiosamente caprichosos.

A Cala d'Or le falta un verdadero pobre de pedir, pues la Cala tiene ya excesivos ricos, ricos que se aburren entre los ricos. No hay que olvidar que los ricos sin el contraste de los pobres apenas son nada. Sin un verdadero pobre de punto de referencia («ahí va, ya viene el pobre de los miércoles», dicen las señoras), los ricos son a su manera pobres y esto no tiene sentido.

Sí, hay que dar un poco de sentido trascendente a Cala d'Or, que va camino de ser un pueblo, un pueblo grande con dificultades de aparcamiento, excesivos motos, y oficinas y tabernas. Un pobre de verdad, que sepa vivir como un pepe sin dar golpe, soñando con las más bellas huries del mundo, lector de Platón, Kierkegaard, Santa Teresa y Jean Paul Sartre, con un pobre de ese calibre, la Cala estaría completa y no se tirarían tantas alpargatas ni tantas camisas, a medio usar, como se tiran.

Luego un pobre siempre es un buen tema de conversación y, puestos a utilizar, un buen descanso para muchas conciencias:

—Ha venido El Pobre, dirían algunas señoras, y le he dado tus viejos pantalones de tergal...

—Mujer...

—Ya habían perdido la raya.

—Bueno, bueno.

—Es un pobre muy fino ese Pobre nuestro.

—¿Pide pantalones de tergal ahora?

—No, él no pide nada. Saluda, cuenta alguna historia, espera que le dé lo que quiera y se va tan contento.

Ya dijo Epicuro, citado por Séneca —que era rico, pero que se pasó la vida mendigando y hacía bien, puñeta— «que la honesta pobreza era una cosa alegre».

Cala d'Or no estará decidiamente completo, integrado y le faltará algo hasta que tenga un pobre así. La plaza está por ser ocupada. Si hay concurso de méritos, tal vez sea difícil obtenerla, pero si se dá como toca, es decir, por las buenas y a lo señor, a ver si piensan ustedes en mi.

JUAN BONET

Visto y leído por la Redacción la solicitud del Sr. Bonet, artista filósofo y escritor. Considerando que tiene toda la razón y que su amor merece recompensa («Si no pudiese ser vuestro amante sería vuestro perro». Frase de la Antología Romántica a una mujer guapa) y teniendo en cuenta que practicar la caridad es hacer de Dios.

Le concedemos con todos los derechos y sin ningún deber la plaza que solicita y pedimos al Diablo que se la guarde muchos años para satisfacción de todos y plenitud de la sociedad de Cala d'Or.



Quelqu'un ayant demandé: «Doit-on rendre le bien pour le mal?» Le maître répondit: «Que rendrez-vous pour le bien? Rendez la justice pour le mal. Rendez le bien pour le bien».

CONFUCIUS



En estas columnas firman:

JUAN BONET.— «Pido la plaza», pág. 3.

JEAN PARVULESCO.— «Sur le cinéma d'Eric Rohmer - II», pág. 4.

MARGARITA CAUBET.— «Tu mar», pág. 5.

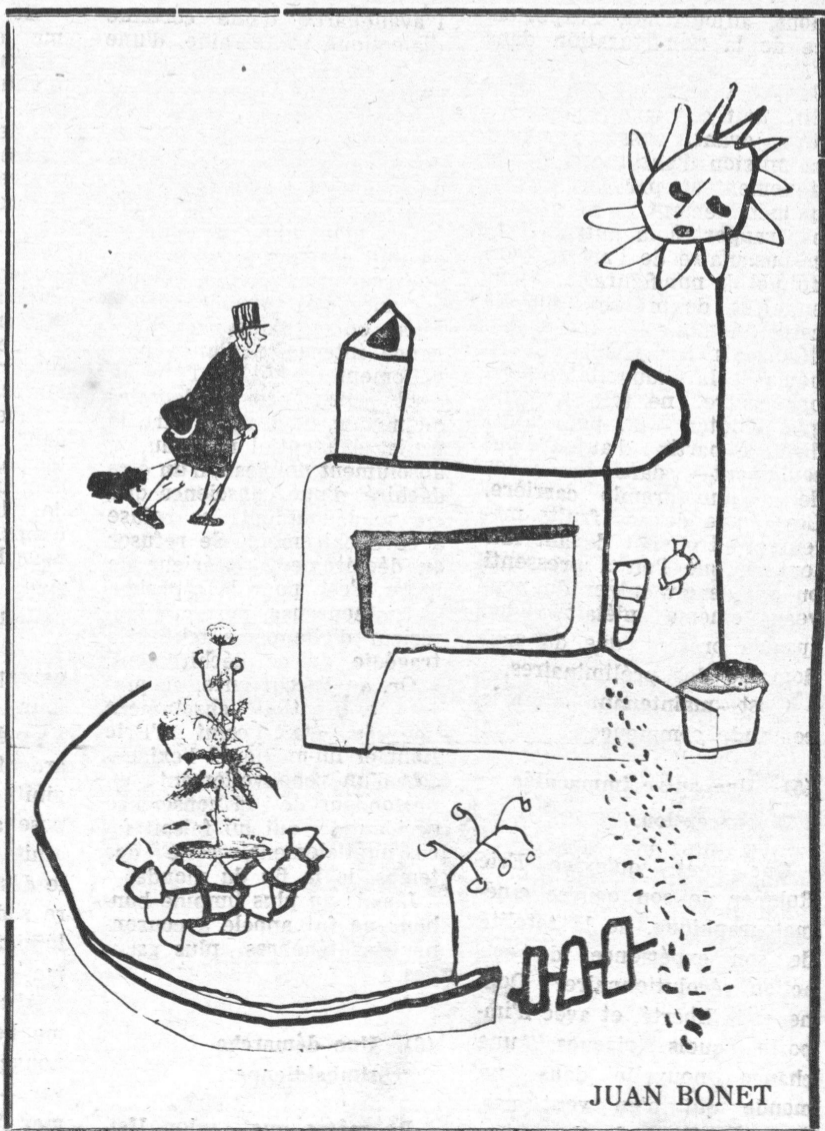
TOMEU PONS.— «Rin Tin Tin para niños», pág. 5.

GEORGES D'ANTHES.— «Nous» et «Eux», pag. 5

LUIS FARRÉS.— «Triste cosa», pág. 6.

TITO SANZ.— «Encantadísimo», pág. 6

y FRIIZ



JUAN BONET

Sur le cinéma solaire d'Eric Rohmer (II)

«Tout dépend seulement du désir de l'homme d'être soleil, c'est-à-dire totalement ce qu'il veut être».

Paracelse

(4) La situation actuelle du nouveau cinéma.

Depuis que le silence de l'esprit s'est installé, comme une aurore boréale d'après l'Apocalypse, au-dessus des ruines de la conscience occidentale, depuis les noires années de l'effondrement intérieur d'une civilisation que l'on sait, désormais, condamnée, happée, lentement, par le gouffre de sa fin prévue à terme, la littérature, la pensée occidentale ne se sont survécues à elles-mêmes, à travers ces déserts de misère, que par les seuls noms de Heidegger, de Lucien Rebatet — nous sommes quelques uns et même Ltiembre, à considérer «Les Deux Eten-dards» comme l'oeuvre la plus importante de toute la littérature européenne de l'après-guerre — et, finalement, de Raymond Abellio.

En même temps, la création révolutionnaire d'une conception autre du langage et de la conscience de notre liberté finale prenait corps, en cet Occident du monde, à travers la double révolution sémantique de la non-figuration dans l'art et de la «nouvelle vague» du cinéma européen de l'après-guerre.

La situation actuelle du nouveau cinéma est, cependant, différente à l'extrême de celle qui définit, pour nous, aujourd'hui, l'expérience de la non-figuration dans l'art et, partant, l'état général de l'«art autre». Ayant déjà cédé tout ce qu'elle avait à dire, ayant, aussi, accompli sa mission d'anti-thèse dialectiquement et, par ceci même, inéluctablement nécessaire par rapport à la putréfaction crépusculaire de l'art conventionnel, la non-figuration vient en effet de prendre fin. Et cette fin, nous le savons, est, désormais, irrévocable. Le cinéma de la «nouvelle vague», par contre, ne fait à peine que débiter — et, pour ainsi dire, à partir d'aujourd'hui seulement — dans les voies de sa plus grande carrière. Les temps de ses fruits majeurs se trouvent devant lui: tout ce que l'on a pressenti ou cru devoir exiger du nouveau cinéma n'était donc, jusqu'à présent, que du seul domaine des préliminaires.

C'est maintenant que la certitude commence.

(5) Une autre immaculée conception.

Que veut, qu'exige Eric Rohmer de son oeuvre cinématographique, de la totalité de son expérience, de son action révolutionnaire? Donner à la liberté, et avec n'importe quels risques, une chance nouvelle dans un monde qui n'en veut pas. Donner au monde de ce re-

fus la chance toute dernière de reconstruire en lui l'éclat nouveau de cette déchirante liberté impitoyable qui est, chaque fois, la liberté d'un autre commencement du monde. Car, s'il parvient à dépasser le néant, les abîmes du désastre sur lequel il se lève, tout recommencement trouve, en lui-même, les pouvoirs de liberté et la chance limpide d'une autre immaculée conception.

Expérience directe d'un recommencement du monde, ce par quoi le nouveau cinéma se définit lui-même est, avant tout, le fait d'une certaine prise de conscience révolutionnaire concernant le sens ultime de ses propres destinées, de son «engagement dans le monde». Si, comme nous le savons depuis toujours, cette prise de conscience s'est faite, pour ce qu'il y a eu de la «nouvelle vague» du cinéma européen, autour de la revue parisienne les «Cahiers du Cinéma», le groupe responsable des destinées de cette revue s'est lui-même formé — assez mystérieusement, à vrai dire — autour d'Eric Rohmer.

Le cinéma de la «nouvelle vague» ne s'est donc trouvé lui-même qu'à partir, exclusivement, de cette prise de conscience vraiment décisive qui, grâce à Eric Rohmer, aux directives immédiates — ou plus lointaines — du groupe dirigé par celui-ci, est venue déterminer, à son heure, un changement total non seulement du langage cinématographique en tant que tel, mais aussi et surtout du sens même que ce langage devait prendre à l'avant-garde d'une certaine dialectique souterraine, d'une certaine exigence tragique de rupture et de renouvellement intérieurs de la conscience occidentale s'avoisinant, et de plus en plus, aux abîmes de la fin du monde.

Le cinéma de la «nouvelle vague» nous apparaît donc, et en tout état de cause, comme une rencontre de fait, comme les noces fatalement nécessaires entre, d'une part, l'exigence intérieure d'un renouvellement absolu de l'être et de la conscience occidentales du monde, et, d'autre part, le projet existentiel nouveau, et absolument nouveau, d'un être déchiré, d'une conscience qui, en se dédoublant, se refuse à ce déchirement. Se refuser au déchirement intérieur de l'être, c'est, pour la conscience malheureuse, porter à l'intérieur d'elle-même toute la tragédie de ce déchirement.

Or, en l'occurrence, ce projet existentiel absolument nouveau était celui d'Eric Rohmer lui-même, et l'exigence d'un renouvellement en profondeur de la conscience occidentale, qui lui faisait face, nuptialement, celle des temps de la fin du monde.

Jamais un plus limpide bonheur ne fut appelé à couronner des ténèbres plus grandes.

(6) Une démarche rimbaldienne.

De même que, selon Hei-

degger, la poésie de Hölderlin — la plus haute, et par ceci même la plus libre de toutes — ne parvient jamais à nous parler d'autre chose que de l'essence même de la poésie en général, le cinéma d'Eric Rohmer, le cinéma de la «nouvelle vague» ne nous proposeront jamais qu'un entretien à l'infini sur le langage cinématographique et son essence ultime. Or, si le cinéma de la «nouvelle vague» voulu par Eric Rohmer a une raison d'être qui lui appartient exclusivement, c'est que toute autre modalité d'expression se trouve mise, par lui, dans l'impossibilité de nous faire approcher, de nous faire ouvrir les chemins vers le coeur de ce que le nouveau cinéma est le seul à nous donner à voir directement, le seul à nous donner à vivre. A travers l'expérience directe de sa propre vérité, le cinéma de la «nouvelle vague» nous propose donc, chaque fois, l'expérience totale de la vérité, «dans une âme et dans un corps», expérience rimbaldienne s'il en fut. En même temps, il est évident qu'un engagement révolutionnaire permanent et lucide, comme celui du cinéma d'Eric Rohmer, de Jean-Luc Godard, ne saurait pas ne pas exiger, à tout instant, de lui-même, une soumission inconditionnelle au commandement rimbaldien du perpétuel dépassement de soi. «Il faut être absolument moderne», disait Rimbaud. Or, être absolument moderne, c'est, dans ce sens-là, vivre au-delà de son propre présent, se rendre, lucidement, à la seule actualité de son avenir.

Et si l'expérience du cinéma de la «nouvelle vague» commence, comme je l'ai montré à propos d'Eric Rohmer, par le silence de la fin des temps, alors que l'expérience de Rimbaud devait y trouver sa conclusion, c'est encore ce qui — me semble-t-il — rapproche le plus ces deux tentatives, «absolument modernes» et, par ceci même, soumises, l'une et l'autre, à la terrible fascination, au voisinage dévastateur du grand soleil blanc de la fin des temps.

Etre absolument moderne, dans le sens rimbaldien du terme, c'est être installé à demeure sur la ligne même de la consommation des temps. Au-delà de cette ligne, nous le savons, il n'y a plus rien, sinon le mystère dogmatique de la résurrection de la chair, par lequel tout est appelé à redevenir, un jour, ensoleillement, gloire limpide d'une autre et plus ardente virginité. Car la virginité des ténèbres ne s'oppose aux ténèbres de la virginité que dans la mesure où le désir intérieur de la lumière s'identifie toujours avec la lumière de ce désir lui-même.

Absolument moderne, comme l'eût voulu Rimbaud, le nouveau cinéma tend à prouver — et je sais qu'Eric Rohmer l'a dit un jour — la résu-

rection dogmatique de la chair, dont le nouveau cinéma est le seul à donner à voir l'être de fulguration et de désir.

(7) Le cinéma solaire d'Eric Rohmer

Si nous avons donc bien compris que c'est le cinéma d'Eric Rohmer qui établit le mouvement intérieur, et, par conséquent, l'existence de cet ensemble en marche auquel nous avons identifié le cinéma de la «nouvelle vague», et dont les dialectiques actives reproduisent, indéfiniment, l'appel ontologique de l'ensoleillement universel, c'est encore quand nous nous proposons de comprendre le cinéma d'Eric Rohmer en lui-même, dans son propre être, qu'il nous sera donné d'en saisir le dernier secret et qu'il nous livrera le mystère de son «dernier visage».

Dans ses films connus aussi bien que dans ceux qui le sont moins, dans ses scénarios — je n'oublierai jamais son extraordinaire «Tempête», hymne de gloire à l'éte-

ontologique des temps intérieurs du soleil — aussi bien que dans ses textes de critique et de doctrine, Eric Rohmer poursuit, inlassablement, fanatiquement, un seul et même but, à jamais le même.

Ce but est celui de l'exaltation des hauts pouvoirs et de la gloire tranchante de ce soleil de clarté ultime dont tous les autres soleils ne sont que la préfiguration et le vide, et dont le mystère veut qu'il lui faille, jusqu'à la fin, luire, tragiquement, dans les ténèbres, avant qu'il ait à luire, glorieusement, éternellement en pleine lumière du jour.

Etre ainsi, comme Eric Rohmer, la proie secrète du seul mystère du soleil, n'est-ce pas, aussi, avoir à être, et au-delà de tout malheur, le témoin éveillé de la plus profonde certitude intérieure du jour qui est la certitude même de la splendeur du midi de l'être et de la raison claire s'identifiant, virginale, avec l'ardente splendeur du soleil lui-même?

JEAN PARVULESCO



Cette photo tirée du film d'Eric Rohmer, le «Signe du Lion» illustre également, et de manière limpide, «Nous et eux».

«Jean-Luc Godard» par Jean Collet

Dans la collection «Cinéma d'aujourd'hui», de chez Seghers, à Paris, Jean Collet a fait paraître un livre sur le cinéma de Jean-Luc Godard.

Cet essai exige une analyse approfondie. Nous lui consacrerons un de nos prochains articles.

Pour l'instant — et faute de place — je ne veux qu'attirer sur cet ouvrage l'attention de ceux qui, dans le cinéma de Jean-Luc Godard, retrouvent les ombres et les clartés secrètes de leur propre destinée.

En effet, Jean Collet ne

nous cache pas que, fruit d'un terrible travail de dépouillement intérieur, le cinéma de Jean-Luc Godard va tout droit jusqu'au coeur de la violence, au coeur des ténèbres du monde actuel.

«Faire un film, c'est littéralement: prendre la vie», écrit Jean Collet.

Et il ajoute: «La réflexion sur le cinéma s'approfondit. Filmer, ce n'est plus seulement être voyeur, indicateur, voleur, mais peut-être assassin».

J. P.

Bolsa de la vivienda

Alquileres

OFERTAS

DEMANDAS

Compra Venta

CASAS Y TERRENOS

A la disposición de los amigos
(a ser posible con fotografías)

Informes: Redacción en Cala d'Or

En Cala d'Or recomendamos...

Hoteles

Cala Gran

Cala d'Or

Ariel

Oasis

Pensiones

Hostal Romano

Los Arcos

Cala Llonga

Restaurantes y Bares

Hostal Romano

Sevina

La Cuadra

Playa Cala Gran

Can Toni

Bar Fernando

Bar Can Trompé

Bar «Las Vegas»

Night Club Cala d'Or (Bar y Dancing)

Colmados

Cala d'Or

Bazar Caty

Contratistas

Baltasar Binimelis

Antonio Palou

José Roig

José Barceló

Sebastián Salvá

Hermanos Rigo

Decoradores

Más o menos todos se apañan

FarmacéuticoAnálisis y Laboratorio
Dr. Antonio Costa**Fundador de todo este tango****JOSE COSTA FERRER****...y no recomendamos****absolutamente a nadie más****Tiendas**

Marionet

Boutique Marlis

Hermanos Barceló

Manresa Souvenirs

Peluquerías

Marlene

Roig

Taxis

Rafael Roig

Los Arcos

Gari

Martín

Médico

Falta

Rin Tin Tin para niños

*Le rêve de la vie s'achève.
Le finir en paix.
Et ta vie continue.*

James Joyce

El alma, de una perfecta uniformidad, le cayó desde esa perpetua lotería que hay más allá de los vientos.

(EL FILOSOFO: *Porque es el cuerpo que las moldea distintamente. No aceptamos la diferenciación preencarnatoria.* CORO: ¡Bailemos! ¡Bailemos! Se posó —el alma— delicadamente planeando sobre el pecho de un proyecto de niño.

(EL FILOSOFO: *Porque no sabemos exactamente cuando cada sombra encuentra su cuerpo.* CORO: ¡Ah! ¡Ah! ¡Ah!)

El viento portador de velas y navíos. Los huracanes, la indecisión y los partos.

La tibieza de los lechos.

El cansancio.

Y la arena de los primeros juegos llenando cubos de agua.

Después la lucha-abrazo con la vida consciente.

Fin del primer capítulo titulado: Infancia y pubertad.

Empezó a ser hombre, el pescador, el día que se dio cuenta que no era mujer.

Y el mismo día que pasó hambre.

Y el mismo también en que vio un perro atropellado por un coche y la carcajada del conductor.

Y el mismo en que su padre no regresó (no del mar) sino de la ciudad. Y su madre se alegró de ello.

(EL FILOSOFO: *¡Misterioso despertar a la vida que no es la del movimiento!* CORO: ¡Avancecemos! ¡Avancecemos!)

Fin del segundo capítulo, titulado: Peldaño.

Llegó a la madurez, la noche en que decidió vivir sin preguntas ni respuestas.

Y en consecuencia al levantarse su rostro bellamente tostado por el sol y los delfines, estaba nimbado por tres nombres:

Súbdito, católico y padre.

(En este capítulo el filósofo se sustituye por la autoridad que entona una oda a los rebaños. Mientras el coro permanece mudo, mirando la televisión. Todo con música ligerísima).

Fin del tercer capítulo, titulado: Madurez.

El pescador empezó la decadencia el primer atardecer apacible en que sonrió contemplando la trágica y sencilla red de su vida colgada a secar del palo de una barca.

Y cogió su alma.

Con sus manos ásperas agrietadas de panadizos y mordiscos de peces.

La depositó cuidadosamente recostada en un anzuelo.

La introdujo en el agua.

Y pescó el diablo.

(CORO, *que es de comadres esqueléticas junto al muelle: ¡Hurra! Hurra! ¡Dios salve al Rey!*).

Se vendió a buen precio.

Porque a esa hora de los inmensos hombres voraces es más solicitada que la de los ángeles que son casi todo alas.

(CORO.—*¿Y el pescador?* EL FILOSOFO.—*Continúa viviendo y se llama Juan, Pedro, Tadeo... Y la barca: «Limitada».*)

Fin del cuarto y último capítulo, titulado: Reencarnación del espíritu del progreso.

TOMEU PONS

T
U

M
A
R

*Quisiera ser tu mar,
un mar sedante
donde todo es silencio,
como los días del amor tranquilo,
del amor en sosiego.*

*Y luego convertirme en mar alegre,
mar de infantil azul,
copiando el cielo,
donde las voces limpias de los niños,
se mezclan con sus risas
y sus juegos.*

*Y más tarde,
sentirme estremecida
con el embate suave de tu aliento,
igual que se estreme el mar en calma,
al contacto del viento.*

*Quisiera ser tu mar,
un mar bravío,
como los días del amor con celos,
y estrellarme y clamar,
—contra tu roca—
al sentir que te pierdo.*

*Por fin,
ya sumergido en mi oleaje,
abrazarte muy fuerte y en silencio,
y que las caracolas —en la playa—
a quien preguntien, digan,
que hemos muerto.*

MARGARITA CAUBET

La pelota ¡qué llegue!

No hace muchos días ha tenido lugar algo así como la consagración formal de nuestro querido deporte nacional. Su llegada a la mayoría de edad.

La noticia de lo ocurrido en Lima a raíz del partido Argentina-Perú, nos sorprendió, pues creíamos que aquí éramos los primeros en sentir hasta lo más íntimo de nuestro corazón un deporte que desde luego ya nadie dudará que tiene un misterioso enraizamiento humano, y de ahí su indiscutible fuerza y superioridad.

No hubiésemos querido ciertamente estas víctimas, las lamentamos. Pero, acaso no evidencian la profundísima emoción, casi me atrevo a decir inherente a la naturaleza del hombre que despiertan los nobles veintidós en olímpica lucha?

No ocasionaron víctimas las Cruzadas? Las guerras de Religión? La conquista y evangelización de América? Acaso todos los acontecimientos históricos, movimientos políticos o ideológicos de los que se enorgullece la humanidad; no tuvieron sus mártires?

Y son todos lamentables, pero su sangre sirvió para algo, no se derramó en balde, purificó y abrió un camino más vasto, más auténtico, a los ideales que lo motivaron.

Debemos proteger y animar de todas nuestras fuerzas algo, nuestro glorioso deporte, en el que indiscutiblemente es en lo único que estamos en la cabeza del mundo y no permitir que otros países nos usurpen la plaza que nos corresponde sino por derecho a lo menos por afición y apasionamiento deportivo, como predestinados por Dios.

No pensemos en lo negativo, en los forzosos tropiezos, en las desgracias. ¡Vayamos hacia adelante, todos, a costa de no importa que sacrificios ni contrariedades!

¡El que tenga que caer que caiga pero la pelota que llegue!

¡Viva España! ¡La Primera, la Segunda y la Tercera!

Firmado: *Un árbitro sin empleo*

«NOUS» ET «EUX»

Jadis, il n'y avait pas de problème.

La société se divisait brutalement en aristocrates, bourgeois et plébéiens, sans que les qualités ou les défauts des individus intervinsent jamais dans le partage de ces castes: le plus vil marquis méprisait de plein droit le plus noble avocat, et le sculpteur de cathédrales retirait humblement son chapeau devant le plus venal tabellion.

Chacun vivait et mourait près de son berceau, ne hantait guère que ses pareils, et s'en trouvait bien.

La Révolution française —généreuse, puis sordide, puis bottée— introduisit le règne de la bourgeoisie besogneuse ou frivole qui «ne put jamais acquérir les qualités d'une élite» et régna néanmoins par l'argent jusqu'au grand bouleversement de 14/18.

Aujourd'hui, s'il n'appartient pas à la finance ou à la politique, le «bourgeois» européen est généralement

aussi ruiné que le gentilhomme, déserteur et criminel racial, qui lui vendait, naguère encore, ses quartiers.

A l'ère nucléaire, l'ingénieur, l'ouvrier spécialisé même, constituent ou constitueront inéluctablement la prochaine aristocratie.

Il n'y a plus de classes sociales imperméables, plus d'étiquettes à jamais marquées. Il n'y aura bientôt plus de patries (et si les marchands de canons parviennent encore à mobiliser nos fils, ce ne sera plus, tout au moins, pour tirer sur leurs frères).

Où, dès lors, trouver ses «pairs» dans ce bouillon de culture où les patronymes, retenus par le Larousse, ne veulent plus dire grand'chose; où l'épicier de village est plus riche que son client, notaire ou châtelain; où l'on rencontre des salauds, même à la Santé?

Si le nom n'est plus un critère, ni

l'argent —en admettant qu'il le fut jamais— l'intelligence ne l'est pas davantage (voir, entre mille, Léon Blum et François Mauriac), ni l'instruction, ni même la culture que les «digests» mettent en pilules.

Au demeurant, elles ne font pas l'«homme», et c'est l'homme qui nous intéresse, derrière le masque ou le vernis.

Il y a, bien sûr! des races et des métiers intouchables: flic, gardien de prison —quel que soit son uniforme ou son habit—, adjudant de tout grade, bourreau, procureur, banquier, qui sont évidemment «eux».

Mais, sauf dans ces cas extrêmes, le choix n'est pas facile: nous connaissons tous des poètes qui mettent leur muse sur le trottoir, des peintres embourgeoisés, des écrivains menteurs, des médecins milliardaires...

Que dire à mon fils pour qui la vie commence demain?

Comment lui épargner, plus tard, trahisons, déceptions, amertume?

Où lui conseiller de «nous» chercher,

en les évitant, «eux»?

Je crois que, l'heure venue —et elle tourne!—, je lui dirai:

«Que ton ami soit né aux champs ou à la ville, dans le fumier ou la dentelle, à l'ombre de la cathédrale ou dans la puanteur de l'usine, peu importe!

«Choisis-le «artesanus», «arti tus», parmi ceux qui font lentement, pieusement, amoureuxment, ce qu'ils font: le respect de l'oeuvre —révolution sonate ou sabot— va souvent de pair avec les qualités que doit posséder un camarade.

«Il est même probable qu'un tel homme écraserait plus volontiers Monsieur Prudhomme, un prince du corned-beef ou de toute autre chapelle, un homme d'armes, qu'un ver luisant, une putain ou un poète maudit».

Georges d'Anthès

Triste cosa

Cala d'Or no tiene cocos. Ni monos ni víboras. Ni autopistas que la acaricien, ni pinos centenarios. Es un lugar comprometido. Una medianía. Por un mal hierbajo que actualmente se defiende como puede para vivir su vida, hay demasiado sendero con piedrecita machacada a golpes de martillo, trasada mucha mata arreglada «a la garçon», y arbusto colocado para sostener farolillos. Es, —lloro al reconocerlo—, un tránsito cobarde. El alma infeliz, —como la mía—, queda siempre con un pie en alto, temerosa de posarlo sobre lo que quizás holló el genio feroz e intransigente, el misterioso magnate, o la frívola sueca. Nunca se sabe, y un buen tímido jamás se arriesga.

Uno, cuando de uvas a peras, se atreve reverencialmente a acudir a Cala d'Or, ofalisquea la lucha soterrada, el reverbero antirreaccionario que el purista invernal, el ático, sostiene por su noble causa. Con el calor, las hostilidades se bajan también los pantalones, y el verano ofrece su tregua de buenas vecindades, saludos cortesanos, y largas siestas donde rumiar ataques y mortales infiltraciones, para cuando ese elemento neutral que es el turismo, se largue y deje libre el campo a las dentelladas entre compadres. Entonces, año a año, vuelven los coraceros: el comadreo, hijo espúrea y por esto tan querido de los buenos corazones, y las huestes del cura Merino dispuestas a rajar el sebo a los frescos internacionales, y si se tercia hasta a su padre. Ya se sabe. El bien contra el mal, o viceversa. El buen drama contra el digno plato de lentejas. O viceversa.

Hay quien se acuerda aún de S'és Puntetas. Pero es un extraño. Cuando el ciempies se gaba entre el polvo de cientos de persianas, rotas, flácidas, cenicientas. Cuando los espárragos asomaban curiosos y robustos entre el abandono de antiguos setos, sabiendo lejos, muy lejos a unos propietarios casi de leyenda, y la tierra rojiza cobijaba setas y anidaba perezosa en las cilíndricas coquedades de las piedras. Cuando las casas eran paisaje, la arena conocía las plantas que la hundían, y la caña rota que un mozo clavaba entre las rocas, seguía allí, más vieja, más negra y astillada, con un poco de alga seca, al año siguiente. Y el humilde excursionista, muy pimpante, se bañaba púdicamente en calzoncillos, y por la tarde, cuando el sol se acostaba en Cala Llonga, si el bolsillo lo aguantaba, y el Club estaba abierto, se emborrachaba discretamente bajo la advocación del fabuloso Gran Belga, de los pillines ausentes a los que les hizo la Pascua tanta guerra.

Hoy, —alguien lo dijo—, todo ha cambiado. Y no añadiré lo de «...mustio collado», porque ni en-

caja ni viene a cuento. Mas, tanto ajedrez diplomático, tanto francotirador, —unos en el hoyo, otros en la copa de un pino—, en mitad de esa marea poderosa e insoslayable, resulta hermoso, siempre, pero también algo ridículo. Suele ocurrir con las grandes acciones, con los ideales cimeros.

A mi entender, se ha olvidado un detalle. No se ha considerado la tierra, el ámbito, la circunstancia, la esencia. Para ser más claro y conciso, ¡rediez!, ¿dónde dejais a Ca's Concos, S'Alqueria Blanca, todo lo que os rodea, lo que os ha hecho? Cala d'Or, repito, no tiene monos, ni cocos, ni manglares. Y carece también de pérgola para conciertos a la luz de la luna, de aparcamiento vigilado para coches del Cuerpo Diplomático. No es apto para el despertar violento de un Gaughin, ni para las exquisitas tribulaciones internacionales de un Sr. Ensesa. Hay que desengañarse, aunque se le quiera mucho. No sirve, —¡gracias sean dadas al Altísimo!... para tanto en ningún sentido. Es... una maravillosa medianía.

Y el arrumbado catalizador de ese lugar, ese viejo motivo ignorado por mucho advenedizo, es ese buen hombre con inmenso calzón de lana que vergonzosamente apenas se atreve ya a bajar algún festivo a sacudir sus carnes reseacas y arrugadas, a trechos lechosas, y a partes quemadas, contra la quieta agua de unas playas que ya no son suyas, para quitarse el mantillo de polvo blanco que, allá arriba, comparte con las hieráticas chumberas, con los aburridos almendros que asomándose a la carretera, ven pasar con igual indiferencia a l'amo en Toni en su carro, que a M. Villiers en su Citroen.

Si un día se destruye todo esto, Cala d'Or será otra cosa. Triste cosa. Un coto. De unos o de otros. pero un coto. Un privilegio, con la estúpida infección, que la singularidad a ultranza lleva siempre consigo. Como acérrimo cazador y pescador, sé lo que esto significa, comprendo el egoísmo de muchos en este aspecto. Aborrezco los cotos, salvo aquellos en los que tengo entrada. De acuerdo. Pero el señor marqués, también se siente extraño el día en que caza en terreno libre. Y en los cotos, señores, no se mejora nada a excepción, es posible, de la cantidad, porque las perdices terminan siendo memas.

Yo, de continuar así las cosas, cuando el dije de oro puro se me enrede tres veces sobre la panza, y mi hígado exija aires parecidos a los de esos pagos, construiré, —mandaré construir— mi palacio a la derecha, lejos, pero viendo siempre a mi triste, sincera y bellísima, Cala Llonga de S'és Puntetes.

Luis FARRES

postrado.

Todavía no llora?

Ni tiene para que. Su artículo nos gusta muchísimo, porque es sincero, está bien escrito y lo más inteligente y cierto que se ha dicho jamás sobre Cala d'Or desde que se fundó.

Nosotros no pretendemos ir en yate (quizá porque no podemos) pero quisiéramos mantener la cabeza fuera del agua.

Y contamos con Vd. para ello.

Gracias.

Crónica de Sociedad

Se organizará de la siguiente forma:

1.º Llegadas y salidas. Serán reseñados en esta sección todos aquellos que como saludo o despedida inviten a un trago a nuestro siempre reseco (por el clima) redactor de turno que encontrarán en el altillo del bar de Fernando; en su ausencia a cualquiera de los colaboradores. Y serán reseñados tantas veces como inviten.

2.º De los amores no hablaremos (porque todo el mundo se daría por aludido) y de los matrimonios se hará con reservas.

3.º Nacimientos. Los legales.

4.º Muertes. Todas.

5.º Sucesos. ¡Ay Dios mío! Haremos lo que podamos.

6.º Fiestos. Siempre que concurren los requisitos del apartado primero.

Y a propósito de ellas va nuestra primera crónica que cumple de sobra todas las condiciones:

El sábado día de San Fernando Tarragó tuvo lugar la inauguración de su Bar en Cala d'Or, que es por lo menos

la décima cosa que inaugura, siendo las otras: unas galerías, una tienda, un golf, una mujer, tres hijos, una bicicleta y unas barbas.

Este nuevo local es un ejemplo de buen gusto, tanto que ha tenido a bien cedernos un coqueto altillo (¡ah, los altillos de María!) para la dirección, administración, redacción y talleres de ideas de este suplemento.

La fiesta de inauguración fue fabulosa. Un continuo milagro de Canaan que duró hasta la madrugada.

Muchísima gente de fuera y «le tout Cala d'Or» estaba presente y nótese que cuando aquí decimos «le tout» significa «todos» y no media docena de marqueses. La simpatía y generosidad de los anfitriones Fernando y María no fue excepcional, fue la suya de siempre y con ello le hacemos su mayor y merecido elogio.

¡Que tengáis suerte, amigos!

Y gracias por todo y por vuestra presencia en Cala d'Or. ¡Un brindis por César!

LA REDACCION DE CALA D'OR a los lectores de «Santanyí» que protestan enérgicamente.

En principio esto nos halaga. Porque hay dos formas en este mundo de escoger lo bueno: aquello que nos gusta y lo que no gusta a la mayoría.

Al final de la nota en «información local» podemos contestar ya desde ahora: ¡Ellos! Siempre son ellos que rien los últimos y más fuerte.

Si tanto les molesta ¿por qué lo leen?

Ahora bien, quisiéramos saber porque nos condenan.

Nuestras cuatro páginas están a su disposición.

Publicaremos hasta los anónimos.

Encantadísimo

Erase ha luengos años, un poderoso rey que ejercía su dominio sobre numerosas tierras. Era un gran rey y todo el mundo estaba muy satisfecho con él. El lo estaba con todo el mundo y consigo mismo y para colmo de su felicidad, además de una amantísima mujer, Dios le había dado un hijo adornado de todas las virtudes.

Y he aquí lo que aconteció:

El príncipe en una de sus numerosas visitas por el reino de su padre esparciendo el bien con sus buenas obras, encontré al atravesar un bosque con una viejecita casi muerta de frío.

Al ver este triste espectáculo el hijo del rey, bajó rápidamente de su caballo y quitándose la capa se la entregó a la anciana. «¡Gracias, hijo mío, gracias! Por tu bondad serás recompensado». Y al decir esto la anciana se transformó en una joven maravillosa de incomparable belleza.

¿Hada? ¿Angel? ¿Hechicera? ¡Oh mortales! Pensad lo que queráis. Soñar no cuesta dinero.

El príncipe quedó absorto. Una luz brillaba en sus pupilas y un ansia loca llenaba su corazón.

«Príncipe —dijo la transformada—, como recompensa a tus buenas acciones y en especial a ésta, pues estaba helándome, puedes pedirme tres cosas que te serán concedidas, pero ten en cuenta que si me pides tres veces la misma quedarás encantado».

Y cuenta la leyenda que el Príncipe no quedó encantado, quedó... encantadísimo.

Tito Sanz

¡Votez content:

vous serez content!!

(paroles historiques prononcées à la députation belge)

Dos pulgas saliendo de la Opera. Una de ellas dice a la otra:

—¿Regresamos a pie o cogemos un perro?

Dos peces en una pecera dan vueltas, persiguiéndose durante una semana. El sábado, le dice el primero a su compañero:

—A propósito, ¿qué piensas hacer el domingo?

El camarero al cliente:

—¿Cómo encontró la carne, señor?

El cliente:

—Muy bien, levantando una rodaja de zanahoria.

Fritz

BOLSA

Dado que este quincenal tiene muchísimos suscriptores en el extranjero y al objeto de facilitar las relaciones entre mortales y los intereses de todo el mundo, aparecerá en breve una hoja suelta destinada a la oferta-demanda de terrenos o casas para venta o alquiler, así como publicidad.

Aconsejamos acompañen los anuncios de fotografías.

Dirigirse a esta Redacción en Cala d'Or.